



Les Israéliens ont célébré la libération des otages en brandissant le drapeau national et en s'aspergeant de mousse.

dez-vous par là, concrètement ?

La parution du livre a été saluée. Depuis le 7-Octobre, nous sommes intervenus dans le débat public avec beaucoup de modération et de prudence. On a dû écrire quatre ou cinq tribunes, pour *Le Monde* et *L'Obs*. Mais il y a des barrières que nous n'avons jamais franchies : en radio et en télévision. En France, on entend toujours les mêmes, et pas forcément les mieux informés ou les plus nuancés. Je rêve que les médias, au lieu de mettre en scène le conflit, fassent entendre une forme de modération qui n'exclut pas une vraie radicalité sur l'histoire du sionisme, sur ses conséquences. Comme spécialiste du judaïsme, je n'ai été invité que trois fois à prendre la parole : à Genève, à Bruxelles ce 15 octobre, puis je participerai le 17 octobre à une journée d'études au Collège de France. C'est révélateur de la confiscation de l'espace médiatique par une toute petite frange d'intellectuels, ou de pseudo-intellectuels, et surtout de propagandistes. On est dans une espèce de transposition verbale de la guerre.

Aujourd'hui, quel peut être le rôle de la diaspora ?

L'idée d'un état-refuge, où les Juifs seraient à l'abri de la persécution et de la violence, cette idée est morte. Dans ce contexte, on pourrait imaginer que la diaspora retrouve ses marques, rappelle son existence, et soit autre chose qu'un réservoir de migrants pour Israël, plutôt une espèce d'ambassade de cet État, qu'elle retrouve le sens de ses droits, de sa légitimité. La diaspora représente quand même une bonne moitié, peut-être un peu plus, du peuple juif. Surtout, elle est l'héritière de ces 2000 ans de dispersion qui ont fabriqué le judaïsme. Et ce n'est pas Israël qui peut à lui seul renouveler et incarner une identité juive radicalement neuve. Bizarrement, dans l'Amérique de Trump, il y a des Juifs qu'on peut qualifier de progressistes, y compris des autorités rabbiniques, qui s'expriment en ce sens, et désignent le massacre en cours à Gaza comme génocidaire. Il y a donc peut-être un mouvement de distanciation par rapport à Israël. S'agit-il d'une espèce de renaissance de la diaspora en tant que partie autonome capable de se distinguer d'Israël, voire de lui opposer une autre vision de l'existence juive ? Il n'est pas interdit de rêver.

"Je ne sais pas comment nous allons surmonter ce que nous avons subi, et peut-être plus encore ce que nous avons commis."

Jean-Christophe Attias
Historien du judaïsme

Selon vous, "il serait bon de mettre Dieu hors jeu autant qu'il est possible". L'issue doit-elle donc passer par une repolitisation du conflit ?

Cela va de soi. Mettre Dieu hors jeu, c'est une façon de parler, et ce n'est pas facile. Mais il faut repolitiser le conflit, et désacraliser le territoire : un territoire qui vous est donné par Dieu, quel que soit ce Dieu, est difficile à partager. En revanche, un territoire se négocie, se partage, de différentes façons. Il faudrait réduire la dimension religieuse du conflit. Ce qui peut être fait par des penseurs, des leaders laïcs, voire athées, même si je pense que les autorités religieuses ont aussi quelque chose à faire. Et c'est autre chose que nous dire que c'est bien qu'Israël finisse le boulot, comme l'a fait le grand rabbin de France. Je ne pense pas que le rôle d'une figure religieuse soit de se mêler de politique de cette manière-là. Du côté du judaïsme comme de l'islam, il va falloir repenser la nature de leur message, de leur place dans la société. Mettre Dieu hors jeu signifie que les hommes et les femmes doivent prendre la responsabilité d'une reformulation du message prétendument inspiré que certains nous disent incarner.